

Baptiste Gaillard

poésie

UN DOMAINE  
DES CORPUSCULES

H  
ÉDITIONS  
2017

Quand il pleut, la frontière des eaux se met à bouger. La pluie qui tombe n'a pas d'effet dans l'océan où rien ne peut être plus submergé.

Choses plus fines qui se répandent parmi les lourdes, contournent pour enliser, transitoires dans leurs emplacements. Composition des fluides, d'innombrables petits en ensembles : granules des pierres, ce qui s'écoule, et parfois même certains insectes, par exemple des nuages de moucheron.

L'eau ne se brise pas, mais s'écoule de tous côtés, comme d'autres malléables qui se déforment, s'ajustent aux obstacles quand la collision les empêche, et paradoxalement leur donne corps, parfois pour un bref moment avant de se brouiller à nouveau, d'autres de manière plus durable. La glace qui fond se rassemble dans une unité des eaux ; seuls les plus gros morceaux demeurent un temps individués.

Des éclats brillent encore en marge des regroupements, des reflets disparates contrastant avec la qualité sombre des mélanges, comme des voix dissonantes s'écartant seules du magma, faisant apparaître en aria sa nature compacte.

Dans un même fond d'eau les éléments sont moins séparés, partout le fretin dérive. Le varech flotte dans le sillage des bêtes, des ondulations se forment à leur passage. Les corps se transforment dans l'absence de lumière, dans l'emprise lente des pressions. Secrètement dans la vase les poissons nagent un environnement où chaque geste est risqué ; immobiles pour un oubli, parfois seulement ils remuent soudain. Balafrés et mutilés se côtoient dans le cercle.

Les mangroves cachent des entrelacs dans leurs eaux. Protubérances et ramilles se multiplient et se resserrent ; des racines s'écartent de ces nœuds aquatiques, et s'enfoncent dans le mélange plus dense qu'est la boue.

Les choses de l'obscur sont entre elles précipitées.

Mollusques et fossiles sont des excroissances étranges se fondant en mêmes teintes et s'effaçant en dissimulations. L'entier du monde n'a pas accès au soleil : d'immenses océans demeurent dans les profondeurs, ignorés des surfaces, parts muettes de l'ensemble, que des remous malaxent néanmoins. Dans les zones sombres, la transformation en pâle se produit en continu, mais très lentement, et la manière dont ils sont collés rend les éléments sensibles aux amalgames ; ils changent, se défont, et absorbent. Mousse du bois des clous d'autres du plastique de l'eau, tout ce qui participe à l'alchimie des souterrains entre en circulation.

Hybrides par ajouts et retraits, un passage par les ombres transforme les choses, avec des greffons qui leur sont attachés. Les objets se désagrègent, dont des bribes se dispersent, inséminant les autres autour, qui rouillent encore dans le milieu.

De l'eau emporte la terre, et les herbes sont trop rares pour freiner épais ce mélange lourd. Un fond brun se forme dans la pente, et passé un certain stade, les quantités déclenchent le désordre : le parcours restreint des écoulements ne suffit plus, et les fluides s'échappent en écarts latéraux. Les digues ne supportent pas la surverse et se délitent rapidement. Les obstacles finissent débordés, et quand les plaines sont à leur tour inondées, les débris émergeant de partout multiplient les détours face aux flots ; d'innombrables arabesques en tous sens dans un flux homogène, des tourbillons perturbant la coulée irrépressible.

Elle pénètre dans les cavités, comme dans une éponge absorbant les jus puis, saturée, lentement dégorge de tous côtés. Ça n'est plus de l'eau qui s'écoule, mais de la boue, tout un chargement volumique, un contenu massif transporté dans un fluide.

Propagation par capillarité dans les obstacles hydrophiles.

Après un temps, ou rapidement selon la force du phénomène, le bâti s'effondre, même si parfois des structures restent debout, comme des vestiges nettoyés de tout cosmétique. Malgré les moments plus secs où les choses peuvent s'égoutter, des marques se forment à chaque flux et perdurent, facilitant la pénétration des liquides la fois suivante. Quand tout se mélange ainsi, le monde entier semble devenir liquide.

Les hydrocarbures tangent en surface, saturent les creux, et s'emmêlent dans les plumes, alors que les balancements se poursuivent, poussés par quelque chose de plus profond. La matière flotte en suivant les contours, peut sans rompre se distendre puis se rapprocher. Les flottaisons tantôt se dilatent et tantôt se resserrent.

Des complications apparaissent dans les zones où les eaux traversent de plus grandes densités, à l'approche des côtes, quand la mer se confond avec les affluents – quand poussée par la force de ses propres quantités au large, elle remonte un peu dans des méandres qui par ailleurs s'y déversent. Les eaux glissent alors entre les racines, léchant les rives et les branches qui penchent et trempent. Les particules d'abord isolées, ou du moins réparties en surface, uniformément s'agglomèrent en amas plus imposants. La compacité reste totale, quels que soient les mouvements.



Des gélatines tremblent en tous sens, selon qu'elles sont agitées par un courant d'air, un choc physique ou un filet d'eau, mais elles restent toujours rivées autour d'un point de stabilité, le plus souvent au centre, mais parfois à l'extérieur, par exemple quand elles sont accrochées à un solide et qu'un courant quelconque les anime, mais qu'elles demeurent ici, sans parvenir à être emportées.

Macérations, ça trempe dehors, tout se défait dans la même boue. Le désarticulé est une chiffé, aucune structure ne tenant la masse.

Profond d'ombre où tout est dans le même jus, ce qui est dans l'eau devient marin. Le solide se désagrège peu à peu et déserte la couronne extérieure des choses. La planche de bois immergée perd d'elle-même en dissolutions. Dans le bain, les particules des dégradés s'agglomèrent aux derniers venus, encore intègres, et l'assimilation est lente. L'aspect général n'est pas encore uni; ça ne devient le cas que lorsqu'un temps suffisant est passé et que ni ce qui vient de s'ajouter ni le fond de restes, depuis longtemps décomposé au dernier stade, réduit matériel minimum, ne sont plus distincts. Quand les choses se fondent dans ce qui désormais les entoure, une sorte de caractère commun est assigné au lieu, parce que tout ce qui est passé par cette modification en est au même point, et que tous les nouveaux apports se répartissent, aveuglement. Il n'y a plus de rythmes, plus de nuances, plus d'altérité, tout se déforme dans le gris.